

REVUE DES DEUX MONDES

FRANÇOIS BULOZ, FONDATEUR

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME ANNÉE

15 AOUT 1929

VALOMBRÉ. — <i>Troisième partie</i>	HENRY BORDEAUX. 721 <i>de l'Académie française.</i>
MÉMOIRES. — V. ACCORD PASSAGER AVEC M. THIERS.	DUC DE BROGLIE 768
AU PALAIS ALEXANDRE APRÈS LE DÉPART DE L'EMPEREUR. — <i>Août 1917.</i>	GEORGES LOUKOMSKI . 803
LE GOÛT DE L'INSTRUCTION ET SON PRIX DEPUIS TROIS SIÈCLES	V ^{TE} GEORGES D'AVENEL. 827
AU CŒUR DE L'ANATOLIE. — III. AUX BORDS DU TIGRE.	NOELLE ROGER 860
LE CONSULAT DE BONAPARTE. — V. L'ÈRE DES DIFFICULTÉS.	LOUIS MADELIN. 884 <i>de l'Académie française.</i>
L'AVIATION POSTALE, SES PROGRÈS ET SON AVENIR.	MAURICE LEWANDOWSKI . 914
UNE CORRESPONDANTE DE SAINTE- BEUVE. — MADAME BECK-BERNARD . .	S. ROCHEBLAVE. 931
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE.	RENÉ PINON 949

LE NUMÉRO — 240 PAGES — 6 francs

PARIS — 15, rue de l'Université

UNE CORRESPONDANTE DE SAINTE-BEUVE

MADAME L. BECK-BERNARD

L'intérêt qui s'attache à Sainte-Beuve, — on l'a bien vu, il y a deux ans, aux conférences de M. André Bellessort, — est loin d'être épuisé. Nous sommes toujours et nous serons longtemps encore curieux du détail de cette vie de travailleur, et en particulier de ces correspondances « littéraires » qui le cherchaient souvent, et le trouvaient, car, si l'ouvrier des *Lundis* avait peu de temps à perdre avec des correspondants de hasard, l'homme était accueillant. Et ce n'était point seulement pour une George Sand, que s'ouvrait alors ce cabinet de la rue Montparnasse qui parfois tournait au confessionnal : son conseil, délicat et désintéressé, répondait facilement non seulement à telle âme en peine, mais à tel jeune esprit cherchant sa voie, à tel talent éclos en province, qui s'adressait à son expérience ou souhaitait de lui un appui discret.

C'est un exemple de ces offices aimables et de ces services limités, que l'on trouvera dans la correspondance, limitée elle-même, qu'il échangea, sur la fin de sa vie, avec une femme distinguée, M^{me} Beck-Bernard. Il ne la connaissait nullement, lorsqu'elle fit vers lui un premier geste épistolaire, qui ne demeura point sans réponse. De là un échange de lettres, peu nombreuses il est vrai, mais qui fut suivi d'un voyage à Paris, d'un long entretien avec Sainte-Beuve, entretien aussitôt consigné par la visiteuse au sortir du logis de l'écrivain, et cela la dernière année de la vie de Sainte-Beuve, en 1869, un peu moins de six mois avant sa mort.

Nullement banale, la personnalité de cette nouvelle « inconnue » de Sainte-Beuve, si différente de certaines autres inconnues que l'on connaît. Par ses origines familiales, par sa naissance, M^{me} Beck-Bernard appartient à l'Alsace. Née à Bitschwiller, près de Thann (Haut-Rhin), le 10 février 1824, Lina Bernard ne connut pas longtemps les sourires qui entourèrent le berceau. Elle avait dix mois à peine quand son père, ingénieur dans une manufacture de la région, fut assassiné par un ouvrier. Dès lors plana sur le foyer une atmosphère de gravité un peu sombre, dont l'étude fut le seul rayon. La culture intellectuelle était fort en honneur dans la société distinguée du Haut-Rhin, et les Bernard-Berger appartenaient à cette société. Le grand-père maternel de l'enfant, M. Berger, était un homme non seulement instruit, mais remarquable par sa culture à la fois littéraire et scientifique. C'est lui qui fit l'éducation de Lina. Il la forma non seulement au latin, mais au grec, aux sciences, au dessin. Lui-même était le gendre de l'écrivain bilingue Théophile Conrad Pfeffel, le Gellert alsacien, dont la statue se dressait naguère sur une des places de Colmar, sa ville natale (1). Nourrie aux lettres dès l'enfance, grandie à la douce chaleur d'une tendresse élargie par l'épreuve, Lina Bernard connut un développement rapide, précoce, complet.

De très bonne heure elle donna libre essor à son imagination, qui était vive et saine, ainsi qu'à ses goûts littéraires, choisis et distingués. Lorsque, vers la quinzième année, en 1839, sa mère l'amena à Bâle, elle écrivait déjà des vers, composait des tragédies, qu'elle lisait à ses compagnes d'études, et qui les faisaient pleurer à ruisseaux, d'émotion et d'admiration. Le séjour à Bâle fut d'ailleurs bref. Dès 1840, nous voyons la mère établie à Lausanne avec sa fille. Vinet fut-il là pour quelque chose ? Il se pourrait, car Vinet correspondait à Bâle avec M^{me} Bernard, et nous voyons celle-ci, en 1840, lui demander conseil pour sa fille, qui atteignait alors ses dix-huit ans. Lausanne est dès lors la patrie intellectuelle de Lina Bernard.

Là, dès l'arrivée, apparaît l'autre aspect de cette nature, invinciblement attirée par le bien social, et par l'amélioration

(1) Détruite par les Allemands pendant la guerre, cette statue sera prochainement réédifiée à Colmar, comme a été réédifié le monument de J. J. Henner, à Bernwiller, également détruit par les Allemands.

du sort de la femme. De très bonne heure, à Bâle, la question des prisons de femmes l'avait préoccupée. A Lausanne, elle se voue à l'éducation morale et littéraire des ouvrières. Elle suit instinctivement cette même route de l'éducation populaire et de l'appel des « voix d'en bas » où marchaient, vers la même date, le Michelet du *Peuple* (1844), le Lamartine de *Geneviève*, *histoire d'une servante* (1851), la George Sand de Poncy et de son *Chantier*, qui demeure une date dans la « littérature prolétaire » (1844) (1). Lina Bernard se marie en 1852. Elle a alors vingt-huit ans. Son mari, Charles Beck, esprit et caractère de valeur, homme d'initiative et bon administrateur, avait pris en main un projet, non sans hardiesse, de « colonies » à diriger et à organiser dans cette République argentine, née de la veille, qui demandait à la vieille Europe des bras pour féconder l'immensité de ses plaines. Il partit avec sa femme, en 1856, pour fonder plusieurs colonies en Argentine, aux environs de Santa-Fé. M^{me} Beck-Bernard seconda énergiquement son mari dans sa rude tâche; son esprit s'élargit encore, en même temps que ses yeux s'encharmaient de cette végétation presque tropicale et de ces grandioses horizons. La mère, d'ailleurs, paya un lourd tribut à ces climats neufs : deux enfants lui furent coup sur coup enlevés. C'est sans doute cette épreuve, jointe à des difficultés de tout ordre, qui la fit rentrer en Suisse, seule avec ses autres enfants, dès 1862. Son mari ne put venir la rejoindre qu'en 1864. Il rentrait d'ailleurs avec le titre de Consul général de la République argentine, et publiait, l'année suivante, un ouvrage sur ce pays, le premier qui ait paru en français après la description, plutôt statistique, de Martin de Moussy (2).

La voilà revenue à Lausanne, avec ses quatre filles. Lausanne est désormais la patrie de ces colons décolonisés qui, sur l'exquis coteau de Montbrillant, s'enracinent. Sauf un voyage prolongé en Italie, M^{me} Beck-Bernard ne bougera plus de Montbrillant jusqu'à l'époque de sa mort, survenue en 1888. Ce sont vingt-six années de devoirs familiaux, d'action sociale, de bienfaisance rayonnante, vingt-six années de bonheur où seule la mort

(1) Voir notre étude sur *George Sand et la littérature prolétaire* (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} et du 15 août 1909); *Lettres à Poncy*.

(2) Charles Beck, *Essai sur les conditions géologiques, industrielles, politiques et littéraires de la République argentine*, 1865.

d'une fille de quinze ans, en 1875, attacha son crêpe. Du perron de Montbrillant, la mère arrêta ses regards sur ce que Sainte-Beuve appelle « ce doux jardin du pays de Vaud, et la vue de ses pentes heureuses ». Mais elle ne s'absorbait point dans une contemplation oisive. Son généreux idéalisme, sa passion de perfectionnement moral l'entraînaient plus que jamais à l'étude et au soulagement des maux dont, malgré les révolutions, la société continuait à souffrir. Et, pour y aider, outre la parole et l'exemple, elle avait sa plume.

Le premier emploi qu'elle fait de celle-ci est consacré au pays magnifique, et encore inculte, qu'elle vient de quitter. Le livre aujourd'hui introuvable, intitulé le *Rio-Parana* ou *Cinq années de séjour dans la République argentine*, publié à Paris en 1864, écrit avec cette abondance ornée et soignée qui était la marque littéraire du style d'alors, frappa par sa nouveauté, et par la beauté des spectacles naturels qu'il décrivait. L'auteur, l'esprit encore plein de scènes et parfois de drames dont il avait été témoin, entreprit encore d'en rapporter quelques épisodes, qu'il réunit plus tard sous le titre de *Fleurs de Pampas, scènes de souvenirs du désert argentin* (Paris-Genève, 1872). L'un d'eux, *l'Estancia de Santa-Rosa*, parut d'abord ici même, le 15 novembre 1864. Ce brillant début semblait promettre une romancière. Mais le succès littéraire n'était point ce que visait M^{me} Beck-Bernard, ou du moins ce qu'elle ambitionnait surtout. Son regard était ailleurs. Même dans ses pages de descriptions à moitié romanesques, la note humaine parle plus haut que l'autre. La cruauté du dictateur Rosas, le spectacle de l'esclavage au Brésil, lui inspirent, dans le *Rio-Parana*, des protestations généreuses. Un sentiment religieux très élargi lui dicte la conclusion d'une attachante nouvelle intitulée *Fra Antonio*. Agrandir la conscience religieuse, corriger ce qui, dans les lois et les institutions, est « une violation perpétuelle des droits et de la dignité humaine », telle fut la tâche, double et une, à laquelle elle se voua. Le régime pénitenciaire des femmes redevint l'objet de ses généreuses préoccupations. Une exécution sanglante dans le canton de Vaud lui inspira une brochure *Sur la peine de mort* (1868), qui, nous dit un de ses biographes, M. G. Correvon (1), contribua

(1) *Notice sur Madame Lina Beck-Bernard*, par G. Correvon; Lausanne, 1889.

à la suppression de cette peine dans ce pays. En 1869, elle écrivait un *Mémoire sur les prisons de femmes*, qui fut traduit en plusieurs langues. Des échos vibrants lui répondaient, de Suisse, d'Alsace, de France. Il ne faut point s'étonner si, parmi les amitiés dont une telle femme pouvait s'honorer, on relève, dans les débris de sa correspondance, pieusement conservés et communiqués très obligeamment à nous par sa fille, M^{me} Édouard de Bavier, des noms tels que ceux de Giuseppe Garibaldi, d'Edgar Quinet, de Jules Simon; et, plus tard, de Victor Hugo, d'Elisée Reclus, de Herzen, de Gabriel Monod, de Ferdinand Buisson. Les relations avec Sainte-Beuve forment comme un épisode à part, surtout littéraire celui-là, et distinct.

* * *

C'est à propos de Pfeffel que la conversation semble s'être engagée. M^{me} Beck-Bernard avait fait paraître, dans la grande revue suisse la *Bibliothèque universelle*, de janvier et février 1866, une étude sur son ancêtre, publiée le mois suivant en une brochure à Lausanne. M^{me} Beck-Bernard en adressait un exemplaire à Sainte-Beuve, accompagné d'une lettre où elle rappelait les souvenirs qu'il avait laissés à Lausanne. Voici la réponse de Sainte-Beuve.

Paris, le 29 avril 1866.

« Madame,

« Il est vrai que tout ce que je reçois de Lausanne a du prix pour moi; je suis heureux qu'on y garde le souvenir de celui qui n'a fait que passer, mais qui a emporté du beau lieu et des habitants, une pensée à jamais reconnaissante. J'ai lu avec grand intérêt votre notice biographique de votre vénérable aïeul. Vous nous y avez dessiné une pure et belle figure de sage, une belle tête d'aveugle. J'y ai trouvé avec plaisir des anecdotes sur Delille et sa gouvernante, sur M^{me} d'Albany et Alfieri, etc. C'est donc bien sincèrement que je vous remercie, madame, et que je vous félicite de cet essai de biographie pieuse et filiale.

« Veuillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments très respectueux.

« SAINTE-BEUVE. »

Cette lettre témoignait surtout d'une extrême politesse. Une seconde lettre, deux ans après, décèle quelque chose de plus, un échange d'observations littéraires, de remarques, d'après lequel on peut inférer d'autres lettres, depuis disparues. Peut-être en pouvons-nous déterminer l'occasion. Sainte-Beuve faisait paraître à la *Revue*, le 1^{er} mars 1868, la très belle étude intitulée *Camille Jordan et M^{me} de Staël*, tirée des papiers de famille à lui communiqués par le petit-fils de Camille Jordan, M. Arthur de Gravillon. Le nom de Gérando revient plusieurs fois dans cette étude, et pour cause. Pfeffel avait toujours été en rapport étroit avec la famille de Gérando. M^{me} Beck-Bernard, qui de Montbrillant pouvait presque apercevoir Coppet, et dont le récent travail sur Pfeffel devait sans doute beaucoup à des reprises de contact toutes fraîches avec ce qui restait de l'ancien cercle Camille Jordan-Staël-Gérando, dut, selon nous, écrire à Sainte-Beuve, sitôt son article paru, et lu par elle, j'allais dire dévoré. Sainte-Beuve répondit :

Ce 6 mars 1868.

« Madame,

« Je suis bien touché d'une attention aussi bienveillante. Elle ne sera point perdue, et, lorsque je réimprimerai cet article, je ferai de votre aimable communication l'objet d'une note. Il est bien difficile de faire revivre au vrai ces physionomies éteintes, lorsqu'on ne les a pas vues soi-même autrefois ou qu'on n'a pas le soufile direct de la tradition. Chaque cercle de société est un petit monde à part ; tant qu'on y vit, on en sait tout et on croit que tous doivent savoir les mêmes choses, et puis, dix ans, vingt ans, trente ans écoulés, le cercle s'est brisé ou évanoui : plus un témoin ne reste, rien n'est écrit, et l'on est réduit à tout deviner, à reprendre tout sur de vagues oui-dire et par des échos affaiblis. Un entier oubli enveloppe ce qui avait été si vivant, si animé, si brillant, si bruyant, si plein de rires et de jeux et de mouvement, si confiant et si sûr de soi. Vous m'aidez, madame, par votre agréable page si précise, à lever un coin du voile à jamais tombé sur une de ces aimables sociétés du passé.

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mon affectueux respect.

« SAINTE-BEUVE. »

Voilà que le respect de Sainte-Beuve devient « affectueux », et cette nuance dit quelque chose. N'est-il pas permis de supposer que cette lettre ne resta point sans réponse, et que, de fil en aiguille, l'entretien s'étendit des sujets locaux à des sujets plus généraux? Il était naturel, d'ailleurs, que M^{me} Beck-Bernard fût amenée de l'actualité d'hier à celle d'aujourd'hui, et des idées politiques de Camille Jordan à celles qui s'élabo- raient entre Veytaux (où demeurait Edgar Quinet) et Mont- brillant, pour ne parler que de ces deux points vifs d'une pola- risation plus générale. Cela se lit entre les lignes de la lettre suivante, qui en suppose d'autres dans l'intervalle.

Ce 24 mai 1868.

« Madame,

« Je vous remercie bien sensiblement de vos témoignages d'attention et d'intérêt. Combien de fois, en effet, ma pensée ne s'est-elle pas tournée en arrière vers ce petit pays modèle et si libre où il y a sans doute des passions, comme partout, plus ou moins bonnes, mais où l'amour de la vérité peut se déclarer ouvertement. Il est permis d'y faire à l'avance et en petit des expériences sociales que les grands États ne réaliseront que plus tard.

« Pour en revenir à un sujet déjà ancien, dans une con- versation que j'ai eue avec M. de Rémusat au sujet de Camille Jordan, il est résulté pour moi qu'il était le cousin germain très uni et intime des frères Périer, Augustin, Scipion, Casimir, et que même, dans sa jeunesse, il avait eu une pre- mière inclination pour une sœur de MM. Périer, morte jeune. Cela concorde-t-il, en effet, madame, avec vos propres souve- nirs ?

« Veuillez agréer l'hommage de mon respect,

« SAINTE-BEUVE. »

Cette fois, la conversation est nettement engagée avec M^{me} Beck-Bernard sur ses souvenirs personnels, ou sur ce que Sainte-Beuve appelait, dans sa première lettre, « le souffle direct de la tradition ». Sainte-Beuve s'informe donc, inter- roge. Il sait la sûreté et l'étendue de ces renseignements.

M^{me} Beck-Bernard, mise sur cette voie de grande communi-

cation, si l'on peut appliquer ici le mot, songea-t-elle à y avancer, non sans doute pour s'y avancer elle-même, car nous avons marqué sa modestie, mais pour faciliter le progrès d'idées qui lui étaient chères? Il est probable, et c'est d'ailleurs naturel. N'avait-elle pas déjà été accueillie à la *Revue*? Paris était une autre tribune que Lausanne. Pourquoi alors, sur ces mêmes entrefaites, ne frappa-t-elle pas directement à la porte de Buloz et crut-elle devoir d'abord consulter, ou faire intervenir Sainte-Beuve? Sinon, selon nous, parce qu'il s'agissait, dans l'article projeté, de tout autre chose que de scènes des Pampas? Aussi Sainte-Beuve se mit-il aussitôt en garde. Dans la lettre suivante, la limite qu'il se trace, et qu'il assigne à ses correspondants les plus qualifiés, est d'une netteté voisine de la sécheresse. Il s'en excuse, mais en restant sur un pied de réserve que lui commandaient, à cette date, non seulement son nom, mais une situation d'esprit et une politique délicates. C'est ce qui rend intéressante l'abstention motivée, claire et digne, dont témoignent ces lignes :

Paris, le 19 septembre 1868.

« Madame,

« Quoique j'écrive ou que je récrive à la *Revue* depuis quelque temps, je ne sais absolument rien de l'intérieur des bureaux ni de l'arrière-boutique. M. Challamel-Lacour (*sic*) n'y est plus. M. Buloz y est le seul maître, jugeant de tout et par lui-même et avec bon sens. S'il croit une chose bonne pour sa *Revue*, il la met. Malheureusement, il est souvent absent, ne vient à Paris que tous les quinze jours, et passe le reste du temps à sa terre de Ronjoux, près Chambéry. Mais c'est ici à Paris qu'il faut tout lui adresser. Quand je le verrai, je lui dirai votre nom. La question d'argent ne doit point être touchée par vous. Laissez-le faire. Voilà une réponse bien sèche, mais bien positive, qui est conforme à une lettre d'affaires. Vous pouvez, en envoyant le manuscrit avec une lettre, me nommer dans la lettre. N'êtes-vous pas en relation avec M. Casimir Périer? Un mot de lui ferait quelque chose

« Veuillez agréer, madame, l'hommage empressé de mon respect.

« SAINTE-BEUVE. »

Ainsi Sainte-Beuve, n'acceptant pas de patronner auprès de M. Buloz un article auquel il voulait demeurer absolument étranger, refoulait M^{me} Beck-Bernard sur ses propres relations, les Périer, pour signaler son manuscrit à l'attention de M. Buloz. C'est dire que, sur le contenu probable de ce manuscrit, il faisait toutes réserves. Mais sa correspondante n'en persistait pas moins dans son plan, soutenue sans doute par le groupe d'esprits « libéraux » auquel elle était affiliée, tant en France qu'en Suisse.

Entre temps, le « libéralisme chrétien » (ainsi s'intitulait-il) prenait forme en Suisse et prononçait ses formules. Un journal, *l'Émancipation*, devenait son organe. Et il ralliait à son programme des esprits venus de divers points de l'horizon, ou plutôt des horizons variés de la politique, de la philosophie, du spiritualisme libre-penseur, du catholicisme libéré, du protestantisme décalvinisé. Un mouvement d'ensemble se dessinait en faveur d'un idéalisme religieux antidogmatique auquel se rattachent naturellement, à Paris, les noms des deux Coquerel, à Strasbourg ceux de Reuss, l'exégète célèbre, de Colani, celui de Nefftzer, fondateur du *Temps* et de la *Revue germanique*, et, sur divers points de France ou de Suisse, au Havre Fontanès, à Libourne Jules Steeg, à Orthez Félix Pécaut, à Genève puis à Strasbourg Edmond Scherer. Ces trois derniers quittèrent leur chaire pastorale pour reprendre leur liberté de conscience et d'action. L'indépendance soufflait sur la philosophie anti-cousinienne comme sur la politique, déjà républicaine sans parti républicain encore constitué. L'opinion sur la fin de l'Empire était comme un grand vaisseau cinglant vers un « large » de rêve, ayant à son bord ceux qui se réclamaient, pour fonder un avenir intellectuel supérieur, qui du XVIII^e siècle, qui du XVII^e, qui de l'Église primitive, qui d'aucune Église déterminée et celle-là était justement l'Église idéale, l'Église des Églises, la « communion des saints », établie par des hommes, dans la fraternité d'une foi libre, universelle.

Telle était l'incubation politico-religieuse à la veille de 1870, sur les bords du Léman. Et *l'Émancipation*, journal de la nouvelle république et des âmes religieuses ou désireuses de religiosité, allait avoir son pendant dans un autre journal, *l'Espérance*, celui-là consacré aux questions féminines, et où

le rôle social de la femme, sa place dans la société moderne, allaient être étudiés en face pour la première fois.

M^{me} Beck-Bernard, apôtre du premier journal, sera une rédactrice active du second, dans ces années qui suivirent la guerre de 1870, et qui marquent partout un stade. En l'année 1869, la dernière de sa correspondance avec Sainte-Beuve, elle fait une tentative tout à fait nette auprès de celui-ci pour l'attirer dans l'orbite où désormais gravitent les esprits généreux qui, de Genève à Montbrillant, de Montbrillant à Veytaux et à Neuchâtel, travaillent à l'avènement de la cité future. Quelle conquête ne serait pas, pour les idées nouvelles, une recrue telle que Sainte-Beuve ! Et quel dommage que, des vues échangées, seule demeure la page qu'on va lire, — il est vrai décisive, et qui dut singulièrement décevoir l'aimable femme en frais d'apostolat ! Tout est à retenir dans cette lettre, où chaque mot à son poids, sa portée. Postérieure de six mois à la précédente, elle suppose aussi d'autres lettres, qu'au surplus il est facile de suppléer en lisant celle-ci. M^{me} Beck-Bernard a évidemment projeté le voyage de Paris, elle a donné son adresse à Sainte-Beuve, elle espère sa « visite ». Sainte-Beuve lui répond sous la date du 18 mars 1869 :

« Madame,

« J'ai besoin avant tout de m'excuser en vous priant de considérer que je suis un invalide, que la voiture m'est interdite, que je ne vais qu'à pied et à pas lents ; que par conséquent je ne fais *aucune visite*, et que je ne puis chercher les occasions de voir les gens. Voilà comment je n'ai pu prendre en main l'affaire de votre article auprès d'une *Revue* à laquelle j'appartiens si peu.

« Si je vois M. Buloz et s'il vient me trouver, je lui rappellerai qu'il doit avoir de vous un article.

« J'ai reçu en effet le programme du nouveau Journal et de cette *Émancipation* chrétienne ; mais tout en la saluant de mes vœux, permettez-moi de n'imiter ni M. Edgar Quinet (1) ni les autres adhérents. En effet, je hais les paroles à double entente. Or, si la critique et le premier usage qu'on en fera amènent les

(1) Edgar Quinet, Ferdinand Buisson, et un certain nombre d'universitaires avancés s'étaient ralliés dès la première heure au programme de l'*Émancipation*.

esprits à ne pas admettre la divinité du Christ ni son rôle surnaturel, comment faire qu'on appartienne sinon à une Église et à une communion, du moins à une réunion chrétienne d'inspiration nouvelle ? Il y a dans toutes ces entreprises un sous-entendu qui me paraît faire quiproquo. Les croyants supposent toujours qu'on restera plus ou moins chrétien à leur sens et qu'on gardera assez de sentiment religieux, de vénération religieuse, pour ne pas en venir au pur rationalisme ou au pur empirisme. Pour moi, je respecte et j'honore ces tentatives ; mais je me considère comme n'ayant aucune qualité pour les encourager.

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mon respect.

« SAINTE-BEUVE. »

« P.-S. — Je vois par le *Journal de Genève* un plus ample développement des idées en question : je ne puis que persister dans mon abstention d'avis en présence de tant d'expressions générales et de termes vagues qui me paraissent détournés de leur sens le plus naturel. Qui dit *religion* dit *religion* et ne dit pas *philosophie*. Qui dit *chrétien* dit quelque chose qui n'est pas la simple nature ni le résumé de l'observation naturelle. Le mot d'*idéal* est un manteau flottant qui couvre bien des choses et dont les plis cachent bien des creux. »

Rien de plus décisif, de plus loyal, de plus fidèle aussi au dernier état de la pensée de Sainte-Beuve qu'une telle réponse. Elle précise son attitude finale en face du problème religieux.

La conversation aurait pu en rester là, et sans doute d'autres auraient abandonné la partie. Il n'en fut point ainsi avec M^{me} Beck-Bernard. Peut-être cette réponse eut-elle même pour effet de l'ancrer davantage dans sa volonté d'aller à Paris, de connaître enfin son correspondant, de s'expliquer plus clairement avec lui, sans espoir d'ailleurs de le convertir. Et puis, il y avait ce manuscrit en souffrance (dont nous ne savons rien, sinon qu'il n'a jamais paru). Un temps s'écoule. Puis un court billet de Sainte-Beuve, le dernier de ceux qui ont été conservés, nous apprend que, deux mois après, M^{me} Beck-Bernard est à Paris. Elle a été voir Sainte-Beuve. Elle l'a manqué. Il lui écrit aussitôt :

Ce 14 mai 1869, 11, rue Montparnasse.

« Madame,

« J'ai été bien confus de ma malencontre, et je n'ose espérer que vous me dédommageriez. Si un de ces prochains jours à quatre heures vous prenez la peine de vous déranger, je pourrais du moins vous dire de vive voix combien je suis flatté de vos attentions et honoré de vous connaître.

« Veuillez agréer l'hommage de mon respect.

« SAINTE-BEUVE. »

M^{me} Beck-Bernard, le surlendemain, était chez Sainte-Beuve. Longue conversation, et si marquante pour elle, que, sitôt rentrée, elle en rédigea le récit. Voici ce document, demeuré entre les mains de sa fille, M^{me} Édouard de Bavier, et qui nous montre Sainte-Beuve chez lui, et nous fait assister à sa conversation peu de mois avant sa mort.

VISITE A SAINTE-BEUVE

17 mai 1869.

« M. Sainte-Beuve habite rue du Montparnasse, 11, une petite maison à un seul étage, très simple d'apparence. On me fit entrer au rez-de-chaussée dans une salle à manger pavée de dalles, et meublée sans aucun luxe, de là dans un salon à deux croisées, très sombre, donnant sur un petit jardin entouré de hautes murailles et planté d'arbres touffus. Ce salon, meublé en velours grenat fané, rideaux de laine brune, tapis usé, n'a pour ornement qu'une pendule et deux lampes de bronze, deux glaces, et sur une table ovale une coupe pour les cartes de visite. J'attendis là un instant; puis la personne qui m'avait introduite me pria de monter, et me fit entrer dans un cabinet de travail des plus encombrés. Des deux fenêtres donnant aussi sur le jardin, une seule avait des rideaux de laine verte; deux grandes armoires vitrées remplies de livres entassés dans tous les sens; deux tables l'une à côté de l'autre, couvertes de journaux, de livres, de brochures, d'épreuves à corriger, de papiers; des volumes épars sur toutes les chaises; dans un coin, une couchette en fer, recouverte d'une housse verte et d'un tapis blanc fait au crochet. Sur la cheminée, une petite pendule, des chandeliers, un très vilain panier à papier, brodé en tapis-

serie. Devant les chenêts, deux fauteuils recouverts en maroquin brun, un petit labouret devant un des fauteuils.

« Au bout de quelques minutes d'attente, Sainte-Beuve entra. Il paraît âgé de soixante-cinq ans, lourd, gros, marchant difficilement ; à la cheville, il porte sur ses souliers des bandes de tricot de laine attachées avec des rubans. Il a dû être très roux dans sa jeunesse. Sa tête ronde est dépourvue de cheveux, sauf deux touffes en houpettes rousses et blanches, mélangées, qui repoussent une calotte de velours noir posée en arrière très singulièrement. Les yeux gris, perçants et rappelant ceux du chat, sont surmontés d'épais sourcils hérissés en buissons rous-sâtres, et comme chargés de givre. Le nez est pointu, la bouche fine, assez grande, un mélange de bonhomie narquoise et de dédain malicieux. Il portait une chemise de percale rouge et blanche à raies et à jabot ; un habit-paletot en orléans noir, le tout fort propre. Il s'excusa très poliment d'avoir dû refuser ma première visite et me remercia de ne pas m'être laissé décourager, mais sa santé était déplorable, et le forçait à une réclusion presque constante.

— Je souffre, dit-il, d'un mal humiliant, des graviers, des calculs, que sais-je, qui m'enflent les pieds, m'empêchent de marcher et ne me permettent pas la voiture ! Mais parlons d'autre chose, laissons cela. J'ai reçu, depuis votre lettre, une lettre de M. Buisson. Voyez, Madame, il y a un malentendu dans tout cela qu'il faut que je vous explique.

« En sortant de l'École de médecine, j'étais réaliste, complètement réaliste. Puis, pendant sept ou huit ans, j'ai été amoureux, ou si vous l'aimez mieux, malade des nerfs, et j'ai composé des livres que vous connaissez peut-être, ou que vous ne connaissez pas, comme *Consolations*, *Joseph Delorme*, un petit roman, *Volupté*. Après cela, je tombai dans le mysticisme et j'ai écrit *Port-Royal*, bien malgré moi, sortant de moi-même pour écrire ce livre. Depuis, je ne me suis occupé que de littérature purement et simplement. La religion, mon Dieu, la religion, je ne vois rien de plus beau en morale que le sermon, mais n'y touchez pas ! Comment le comprendre autrement que par le surnaturel ? Dès que l'on dit allier la philosophie et le christianisme, la philosophie absorbe tout..

« Et puis ce sont les désagréments qu'on m'a faits au Sénat, qui m'ont placé dans une position que je n'ai pas du tout cher-

chée. Le Sénat, j'y vais rarement, plus du tout. Hé bien, c'est peu intéressant, c'est ennuyeux pour tout dire, quelquefois des questions administratives assez bien traitées, mais en général c'est aride, c'est plat ! Un beau jour, arrive M. de Ségur d'Aguesseau qui, sous un prétexte frivole, commence une longue tartine que beaucoup de gens n'écoutaient pas, ni moi non plus ! Comme il continuait, malgré qu'on le priât de cesser, je fis attention, et je vis, que par beaucoup de détours, il arrivait à tomber sur les cours du Collège de France, et, sans nommer Ernest Renan, il en parla si clairement qu'on ne pouvait pas s'y tromper. C'est alors que je crus devoir répondre à M. de Ségur, en revendiquant les droits de la libre pensée. Alors tout de suite on dit : « Ah ! Sainte-Beuve est ceci, Sainte-Beuve est cela ! » On crut que je m'étais fâché et mis en colère, mais ce sont mes nerfs, et, comme je fus malade peu après, M. de Ségur père fit des reproches à son fils, disant qu'il m'avait rendu malade, et, ce qui est vraiment bouffon, il vint demander de mes nouvelles !

« Et puis après, il y a cette histoire qu'ils m'ont faite pour mon dîner du vendredi saint, dont tous les journaux religieux et Veuillot ont tant parlé, et voici l'affaire :

« Le prince Napoléon me fait l'honneur de dîner chez moi une fois l'an. J'appris qu'il allait partir (il part toujours) et comme il dîne tous les vendredis chez une dame de beaucoup d'esprit, que je connais, je lui demandai de prier le prince de fixer un jour pour dîner chez moi avec la même société.

« Le prince, qui devait partir le lundi après Pâques, dit : « D'aujourd'hui en huit, vendredi. — Vous n'y pensez pas, lui dit la dame, c'est vendredi saint ! — Vendredi saint, qu'est-ce que cela me fait ? » répondit le prince, et il fut décidé qu'on dînerait ce soir-là chez moi. Comme la dame, quoiqu'un peu légère, tient assez aux formes, je commandai un dîner maigre. Le jour même, la dame se fit excuser, disant qu'elle avait la migraine. On lui avait préparé un bouquet, qu'on lui envoya. Le prince vint. Il y avait Edmond About, deux ou trois autres messieurs (1), point de dames. On dîna, puis on prit le café, on fuma des cigares, on causa. Les journaux ultramontains présentèrent le tout comme une orgie épouvantable faite exprès

(1) Les invités étaient au nombre de six : Taine, Renan, About, Flaubert, Robin et le prince Napoléon (Voir J. Troubat : *Souvenirs et Indiscrétions*)

un saint jour, etc. C'est alors qu'Edmond About répondit et dit : « Il n'y avait ni jambons, ni saucisses », etc. Au Sénat, on commença à me dire des choses désagréables, et c'est alors que, lors de la proposition de M. Duruy, je répondis aux évêques, je parlai des aigles du Capitole, des Diocésiens, etc. Comme on savait que je devais parler, une vingtaine de personnes sympathiques se tenaient près de moi, près de la tribune, et je dis, en y faisant allusion : « Je sais quel est mon vrai public. » Là-dessus, on crut que je faisais allusion à mes lecteurs, que je prenais toute l'Europe à témoin ! On grandit singulièrement toutes ces questions et l'on me fit une position que je n'avais pas cherchée, pas le moins du monde, car, je le répète, je n'entends rien à la philosophie, je suis littérateur, simplement littérateur.

« En parlant de M. Buisson, Sainte-Beuve dit encore, répondant à une objection :

— Oui, ce qu'il fait peut être bon comme une sape, mais je ne me paie pas de mots : ou tout, ou rien. Et puis, on ne sera jamais pratique ! Je reçois un journal de philosophie : c'est triste, ces gens-là ! Ils ne veulent pas seulement qu'on dise : « Mon Dieu ! » moi, quand je souffre, je dis toujours : mon Dieu, et cela me soulage. Ce n'est pas du tout que je sois pour les formes. Le dimanche des Rameaux, on m'a mis un rameau bénit à ma cheminée : je l'ai ôté, quoiqu'au fond cela me soit bien égal. Mais comme littérateur, écrivant des monographies, je suis appelé à parler de tout. J'ai fait un article sur M^{me} Valmore. Hé ! mon Dieu, il m'a bien fallu passer sur son culte à la Vierge ! J'ai dû écrire cela !

« Je revendiquai (continue M^{me} Beck-Bernard, qui fait ici repartir le dialogue sur son thème favori) les droits de la conscience, et je parlai du christianisme pratique, du protestantisme libéral.

— Je ne le connais pas, dit-il, je vis si retiré ! Mais ce que vous dites là est vrai : On ne devrait faire appel qu'à un examen de conscience, et se contenter de cela comme profession de foi. Toutes les époques sont des époques de transition. L'esprit humain n'est jamais content, n'est jamais tranquille...

« Parlant encore du prince Napoléon et de son départ, Sainte-Beuve dit :

— Il ne pouvait pas rester ici pendant les élections, on n'a

pas d'idée de la manière dont il parle! Une fois, le prince a dit : « Votre gouvernement, c'est du fumier! » Une autre fois, il a dit : « C'est du guano »!

« Avez-vous vu Buloz? Il n'a pu me recevoir : c'était le 12 du mois. Oh! il est vrai qu'à cette date l'Empereur lui-même ne serait pas reçu. Buloz est un singulier homme. Ce qu'on lui dit compte peu. Il veut juger par lui-même. Quand il est content, on n'obtient rien de lui qu'un « hom! », comme cela, un grognement... Je lui parlerai de votre article, dites-moi un peu sûr quoi il roule?...

Le récit manuscrit ne le dit pas. La rédactrice s'oublie complètement pour laisser parler Sainte-Beuve.

— Je vois d'ici où est Montbrillant, ajouta Sainte-Beuve, sur la pente d'Ouchy, pas loin de la campagne la Roche-Jacquelin. C'est splendide! A la campagne la Roche-Jacquelin, j'allais visiter quelquefois une vieille dame noble; c'était un débris de l'ancienne société. J'ai conservé un bon souvenir de Lausanne. Que fait M. Vuillemin? Il a, selon moi, un vrai talent d'appréciation, du style, toutes les conditions requises pour un historien de premier ordre. J'ai lu, avec un grand intérêt, sa notice sur Lefort. M^{me} Forel vit-elle encore?

« Je donne des détails sur la collection des lettres de M. Vinet. Sainte-Beuve se met presque en colère.

— Et que deviennent ces lettres? Je vous en prie, madame, veillez à ce que ces lettres ne se perdent pas; et si l'une d'elles donne lieu à des notes, à des observations, que M^{me} Forel ou M^{me} Vinet les écrivent au bas de la copie de la lettre. Il faut absolument que cela se fasse, veillez-y! La pensée complète de Vinet ne se trouvera que dans sa correspondance. Il écrivait pour le public, par conscience, en se posant devant un point de vue unique et exclusif. Sa correspondance intime doit seule nous le rendre tel qu'il était. C'était un esprit élevé, jamais contentieux dans la discussion. S'il vivait encore, devant les opinions d'aujourd'hui, Vinet n'aurait qu'à monter une marche.

« J'étais levée pour partir. Sainte-Beuve me suivit encore jusqu'au bout du vestibule pour me recommander les lettres de Vinet. Il ôta à deux reprises son petit bonnet noir, et me dit d'un air presque solennel :

— Adieu, madame, adieu.

« Un orage affreux n'avait cessé de gronder pendant toute notre conversation. La pluie tombait avec fracas sur une volière placée près de la fenêtre. Des oiseaux effrayés battaient de l'aile contre les vitres. De fréquents éclairs traversaient de leur vive lueur le demi-jour de la chambre. Sainte-Beuve parlait assis dans son fauteuil, vis-à-vis de moi, les pieds sur son tabouret, la figure dans l'ombre. Je voyais seulement scintiller ses yeux gris, et, quand il se tournait vers la fenêtre, la silhouette étrange de son nez pointu, de sa calotte posée en arrière, et de sa houpette de cheveux sur la tempe. »

* * *

Ici s'arrête la « rédaction » de M^{me} Beck-Bernard. Elle a, nous semble-t-il, une valeur de document. On y voit le dernier Sainte-Beuve, très près de la mort qu'il sent prochaine (noter le ton de son « adieu »), mais intact d'esprit, irréductible d'attitude sur la question philosophique et religieuse, et d'une sensibilité profonde pour tout ce qui touchait à ce passé où le nom de Vinet était si noblement attaché. Ce Sainte-Beuve expansif, abondant, libre et discursif, on croit l'entendre, avec certains mots qui ne sont qu'à lui, — « Vinet n'aurait qu'à monter une marche », — et qui frappèrent justement la visiteuse, qui, si exactement, et comme pieusement, les enregistra aussitôt. Songea-t-elle à s'en servir quelque jour ? A ce compte, ce récit aurait pu trouver sa place dans ces *Souvenirs* qu'elle commença à rédiger en 1886, nous dit M. Correvon, et qui furent interrompus. Cette première visite à Sainte-Beuve devait être aussi la dernière. La fin était très proche. Jules Troubat l'a racontée (1).

Néanmoins, d'autres lettres furent sûrement échangées après cette visite. Une enveloppe à l'adresse de M^{me} Beck-Bernard, écrite de la main de Sainte-Beuve, était sur son bureau quand il mourut, le 13 octobre. Et c'est dans cette enveloppe, avec intention, que Jules Troubat inséra, près de trois mois après, le 8 janvier 1870, la réponse collective des exécuteurs testamentaires de Sainte-Beuve à la lettre de condoléances que M^{me} Beck-Bernard avait adressée rue Montparnasse. L'enveloppe contenait la photographie de Sainte-Beuve, d'Émile

(1) *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve et Souvenirs et indiscrétions* (Calmann-Lévy).

Robert, et trois noms sur la même carte, Marc Fabre, Auguste Lacaussade, Jules Troubat, « exécuteurs testamentaires de M. Sainte-Beuve ». Ces lignes accompagnaient la carte :

« Avec l'expression de nos plus vifs regrets et de mes très humbles excuses pour n'avoir pas encore répondu à une lettre si pleine d'affection pour le grand mort. Je n'ai cessé depuis le 15 octobre d'être assailli d'inquiétudes qui se joignirent à la grande. Je prie M^{me} Beck-Bernard de vouloir bien croire à la sincérité des sentiments respectueux et reconnaissants que je lui ai gardés parmi ceux des amis que la mort de Sainte-Beuve a laissés fidèles à sa mémoire. *Jules Troubat.* »

Cette fidélité, nuancée de reconnaissance pensive, ne se démentit jamais chez la femme dont nous évoquons le souvenir demeuré toujours vivant dans les cœurs de ceux qui l'ont connue et dépeinte. Accueillante et causante dans le grand salon de Monbrillant, active de ses doigts comme de son esprit, elle laissait courir son aiguille sur la dentelle comme ses idées sur les œuvres féminines à fonder, et qu'elle fonda. Centre aimable de culture littéraire, centre d'âmes et d'amitiés élevées, elle fit largesse à son fidèle entourage de son cœur beaucoup plus que de son talent. Et c'est pourquoi on aimerait à la voir revivre, sinon dans un portrait à la La Tour ou un marbre à la Houdon, comme sa brillante voisine du Lac immédiat, l'heureuse M^{me} de Charrière, du moins dans un de ces crayons délicatement « ingristes », tels ceux qu'a si purement dessinés son compatriote Gleyre, honneur du musée de Lausanne.

S. ROCHEBLAVE.